# "J'ai beaucoup appris"

Autor(en): **Wiedmer, Lys**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio : un magazine pour l'aide à la vie**

Band (Jahr): **94 (1985)**

Heft 5

PDF erstellt am: **19.03.2021**

Persistenter Link: http://doi.org/10.5169/seals-682194

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# «J'ai beaucoup appris»

*Par Lys Wiedmer*

**Martin Weber, médecin de profession, connaît bien le Soudan. Il aime ce pays. La première fois qu'il s'y est rendu, c'était à Kassala, comme délégué de la Croix-Rouge suisse.**

Lorsque, entre octobre et décembre, le nombre des réfugiés a brutalement augmenté au camp de Wad Sherifee, près de Kassala, passant de 5000 à 50000, ce jeune médecin de la Croix-Rouge suisse a spontanément conclu un nouvel engagement de quelques mois. Après s'être mis sans retard à la recherche d'un remplaçant pour son cabinet médical à Berne, il est parti là où on avait grandement besoin de forces, accompagné de sa femme Susanne, laborantine et dessinatrice technique, à qui nous devons les prises de vue de ce reportage.

Depuis fin janvier, Martin Weber est de retour en Suisse. Il a repris son cabinet et ses visites régulières au domicile de ses patients. C'est alors qu'il a ressenti combien les événements du Soudan l'avaient transformé. «En dépit de la misère, je n'ai pas pu me défaire de l'impression que les gens là-bas vivent malgré tout. Depuis que je suis rentré à Berne, je ne rencontre au cours de mes visites que solitude, sentiments d'angoisse, difficultés de contact. Dans les immeubles, il y a des gens qui se vantent de ne connaître personne, de vivre d'une manière totalement anonyme. C'est frustrant.»

Lorsque Martin Weber essaie de donner une réponse à la question cardinale de la valeur culturelle d'un peuple, il pose au préalable trois critères: Qu'en est-il de l'hospitalité? Comment la société se comporte-t-elle vis-à-vis des enfants et vis-à-vis des personnes âgées?» De ce point de vue, les Soudanais nous sont de loin supérieurs, bien qu'ils n'aient ni lieux de célébration de la culture, comme les opéras, ni lieux pour la conserver, comme les musées. Ils ont une culture du cœur. Lors de mon premier séjour au Soudan, en parcourant le pays du nord au sud, j'ai appris à connaître et à apprécier les Soudanais.

Ils ont une fierté particulière, qui ne nous est pas familière. Par simple politesse, pour ne pas décevoir leur interlocuteur, ils promettront par exemple certaines choses qu'ils ne pourront manifestement pas tenir. Leur hospitalité, spontanée et sans arrière-pensées, est impressionnante. Pour la première fois, l'idée de richesse a pris pour moi une tout autre signification, qui n'a rien à voir avec la possession matérielle. Chez nous, être propriétaire de sa maison est le signe d'une certaine position sociale. Au Soudan, la plus grande valeur, c'est la sociabilité. Pourrait-on imaginer dans une société aussi rigidement hiérarchisée que la nôtre, qu'un inférieur mette les bras autour des épaules de son maître, l'attire vers lui pour lui dire: «Viens, là-derrière, quelqu'un a besoin d'aide.»

### *Fatur*

Ce ne sera pas faire honneur à un Soudanais que d'inscrire sur sa tombe: «Il a consacré sa vie au travail et à l'accomplissement de ses devoirs.» Pour les habitants du pays, il s'agit avant tout de vivre!

Martin Weber raconte: «Au Soudan, on travaille de 8 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, mais pas d'une traite. A 9 heures, les Soudanais font une pause d'une heure, qu'ils appellent le fatur. Le fatur se compose d'une collation complète et de thé. Au moment du fatur, la vie s'arrête. Après 14 heures, plus question d'entreprendre quoi que ce soit.

Si vous passez au moment du fatur devant un groupe de Soudanais en train de manger et de bavarder, vous serez invités à vous joindre à la table des convives, même si l'on ne vous connaît pas. Et vous n'aurez jamais l'impression d'être un importun; l'intérêt pour autrui est authentique.

### *La sagesse des anciens a encore une valeur*

Martin Weber ne peut s'empêcher de faire des comparaisons critiques entre l'attitude de la société soudanaise vis-à-vis des enfants et des personnes âgées et celle de notre société. Et là, nous nous sommes ostensiblement engagés dans la mauvaise voie. «Lorsque je me rends au domicile de mes patients, je devine une hostilité latente envers l'enfant. Dans les appartements, la pièce la plus belle et la mieux exposée sert généralement de salon, de pièce d'apparat, tandis que l'enfant doit se contenter de la plus petite pièce. Les espaces pour le jeu font souvent défaut. Un gazon bien lisse devant la porte finit par être plus important que les enfants eux-mêmes. Au Soudan, les enfants revendiquent tout naturellement leur place dans la société. De même, la vieillesse a une valeur qui confère le respect. Après avoir passé loin de son pays ses années de jeunesse et de maturité, au cours desquelles il aura beaucoup vu, vécu et appris, l'homme parvenu au seuil de la vieillesse s'en retournera dans son pays natal. Il passera ses années de vieillesse à raconter son existence, à donner des conseils de sagesse aux jeunes, un rôle qui lui conférera une grande considération.

Il ne faut pas s'étonner si Martin Weber aime le Soudan, un pays qui, malgré ses immenses problèmes, réussit à héberger environ un million de réfugiés.

### *La mort a une autre signification*

Dans le camp de Wad Sherifee, Martin Weber a découvert une autre attitude devant la mort: «Nous, médecins, faisons le serment de maintenir la vie à tout prix. Notre société industrielle policée se révolte à l'idée que partout dans le monde il y a des gens qui meurent de faim, bien qu'il suffirait d'un peu d'organisation pour éviter ces catastrophes. Au milieu de cet afflux de sauveteurs, impossible à coordonner, j'étais affligé à l'idée que les sauveteurs n'étaient pas les seuls à être démunis, mais que le pays tout entier se trouvait désemparé face à eux et admettait toutes les formes d'intervention au mépris des mentalités locales. La mort, je l'ai vécue des centaines de fois, a une autre signification pour eux que pour nous. J'ai vu des femmes mettre en terre leurs enfants avec des yeux secs, peut-être parce qu'elles n'avaient plus de larmes, peut-être aussi par résignation à la volonté d'Allah. Les enfants et les chameaux constituent certes la plus grande richesse, la mort d'un enfant, comme chez nous, n'en assombrit pas moins toute l'existence des survivants. Mais les Soudanais ne se révoltent pas contre le destin.

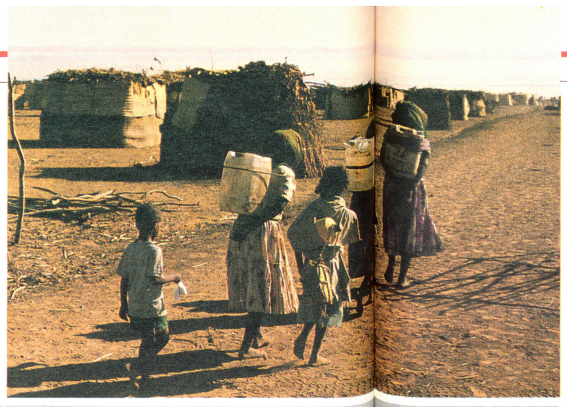
### *Un voyeurisme malsain*

Les œuvres d'entraide vivent d'appels dramatiques à l'opinion publique, qui attendrissent les donateurs et les rendent plus généreux. Wad Sherifee a vu généralement défiler bon nombre de visiteurs, prévus ou imprévus: journalistes, délégations, importantes ou modestes, envoyées par les œuvres d'entraide, délégués de gouvernement de tous les continents, à la recherche de sujets intéressants, tout un peuple dont il a fallu organiser le séjour. Alors que j'étais satisfait de voir, au bout de semaines de désespoir, que les indigènes commençaient à sortir de leurs cases précaires et à faire preuve d'initiative, les photographes et les journalistes, eux, étaient là, à la recherche des scènes dramatiques pour leurs reportages. Un autre médecin de l'équipe, le Dr Th. Heimgartner, a appelé ce besoin d'information typiquement occidental «le pillage des cadavres».

### *Carences malgré l'investissement consenti*

Malgré un investissement total de leurs personnes, tous ceux qui ces derniers mois se sont retrouvés au Soudan se sont sentis démunis, impuissants et sont revenus profondément insatisfaits. Le groupe de base qui constitue la Croix-Rouge travaille en étroite collaboration avec les Erythréens. Environ 70 pour cent d'entre eux proviennent du haut plateau de l'Erythrée. Ils ont une autre mentalité que les nomades des basses terres, soumis à leur destin, ou les Soudanais. Eux, ne veulent pas renoncer, ils croient en leur pays et sont prêts à se battre pour cela. Martin Weber leur accorde une grande considération, bien que ce soit précisément ce groupe de réfugiés qui rendent les Blancs en partie responsables de leur situation, parce que, disent-ils, on les rend dépendants de l'aide. Le médecin bernois les qualifie «d'êtres effrayants». L'approvisionnement alimentaire du camp est aujourd'hui assuré dans une large mesure, mais l'alimentation en eau est toujours précaire. Les médecins et leurs aides érythréens sont d'avis que des points d'eau supplémentaires ne sont pas souhaitables, afin de ne pas augmenter l'attractivité du camp. Au lieu de creuser de nouveaux puits, ce qui serait techniquement possible, on préfère amener l'eau par camions-citernes (lesquels d'ailleurs, si la pluie tant attendue se mettait à tomber, ne pourraient plus avancer sur les terrains marécageux). Dans cette situation de crise, les ex-guérilleros des hauts-plateaux d'Erythrée se sont révélés comme des partenaires constants et responsables des délégués de la Croix-Rouge.

On a beaucoup écrit, filmé, discuté sur tous les événements terribles de l'Erythrée et du Soudan. Ce témoignage, ces propos d'un médecin engagé nous montrent combien l'optique des bénéficiaires de l'aide peut découler d'autres valeurs et que l'aide ne doit jamais être une voie à sens unique. □



*Rien ne fit tant plaisir au docteur Martin Weber que de revoir un peu de vie dans le camp.*

*Les tombes: des monticules à perte de vue. Hommes et femmes n'ont même plus une larme à verser sur leur enfant, lors de l'ensevelissement.*

**LAIT EN POUDRE: UN APPORT INDISPENSABLE**

*Au Soudan, la fourniture de lait en poudre constitue un apport alimentaire indispensable contre la famine. Mélangé à un peu d'huile et de sucre, il constitue une bombe en protéines, graisse et hydrates de carbone.*

*Le lait en poudre est utilisé de deux manières au camp de Wad Sherifee. Soit selon la méthode «on the spot feeding», selon laquelle le lait est dissous dans l'eau pour pouvoir être consommé immédiatement par les personnes sous-alimentées, surtout les femmes et les enfants, soit en donnant aux patients tuberculeux ou aux mères qui allaitent des rations de lait en poudre pour une semaine. On ne peut éviter le repartage de la ration distribuée entre les membres d'une même famille, les contrôles étant impossibles à effectuer. Le lait est en général bien supporté. Il fait partie des produits alimentaires connus du nomade.*

*Martin Weber pense qu'à un certain moment, il est inutile de donner une bêche à une personne souffrant de la faim. Naturellement, à longue échéance, il s'agirait de reconstituer le cheptel des populations nomades, mais dans la situation actuelle, le lait en poudre est un élément indispensable pour assurer la soudure.*